

Recherches sociographiques



Jacques T. GODBOUT, *Ce qui circule entre nous : donner, recevoir, rendre*, Paris, Éditions du Seuil, 2007, 398 p. (La couleur des idées.)

Paul Bernard

Volume 49, Number 1, janvier–avril 2008

La ville de Québec

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/018213ar>

DOI: <https://doi.org/10.7202/018213ar>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Département de sociologie, Faculté des sciences sociales, Université Laval

ISSN

0034-1282 (print)

1705-6225 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Bernard, P. (2008). Review of [Jacques T. GODBOUT, *Ce qui circule entre nous : donner, recevoir, rendre*, Paris, Éditions du Seuil, 2007, 398 p. (La couleur des idées.)]. *Recherches sociographiques*, 49(1), 190–192.
<https://doi.org/10.7202/018213ar>

Et les hommes ? L'auteure a aussi étudié les fiches de ceux-ci aux archives du personnel, et à plusieurs moments, leur exemple sert de contrepoint ou de complément à ce qu'elle avance à propos des femmes. Ainsi, entre 1946 et 1980, les rentes de vieillesse discrétionnaires, à une exception près, sont toutes attribuées à des femmes.

Les très nombreux documents reproduits au fil des pages (photographies, publicités, documents internes, articles de journaux) n'ont seulement que valeur d'illustration. Ainsi, *Le dépliant de l'École des infirmières bénévoles de Sainte-Justine* de 1945 (reproduit à la page 73) montre bien l'encadrement étroit du bénévolat. Ils aident aussi à cerner le contexte, le vocabulaire et les divers mécanismes de construction de la vieillesse.

Ai-je mentionné l'élégance de l'écriture ?

Andrée FORTIN

*Département de sociologie,
Université Laval.*

BIBLIOGRAPHIE

BAILLARGEON, Denise

2007 *Naître, vivre, grandir. Sainte-Justine 1907-2007*, Montréal, Boréal.

CHARLES, Aline

1990 *Travail d'ombre et de lumière. Le bénévolat féminin à l'Hôpital Sainte-Justine, 1907-1960*, Québec, IQRC.

LAURIN, Nicole, Danielle JUTEAU et Lorraine DUCHESNE

1991 *À la recherche d'un monde oublié : les communautés religieuses de femmes au Québec de 1900 à 1970*, Montréal, Le Jour.

ROBICHAUD, Suzie

1998 *Le bénévolat. Entre le cœur et la raison, Chicoutimi, Éditions JCL.*

Jacques T. GODBOUT, *Ce qui circule entre nous : donner, recevoir, rendre*, Paris, Éditions du Seuil, 2007, 398 p. (La couleur des idées.)

On ne saurait exagérer l'importance de l'innovation conceptuelle et des études empiriques produites par Godbout depuis *L'esprit du don*, en 1992. Il analyse les échanges sociaux sous toutes leurs formes, en portant attention aux règles qui assurent leur réciprocité (et donc, la pérennité de ces échanges, car tout échange à sens unique épuiserait les ressources de celui qui transmet et tarirait sa volonté de poursuivre cet échange).

Il montre que ces échanges se déroulent selon trois ensembles de règles fort distincts. Dans le marché, biens et services sont accessibles quand on peut en payer le *prix*. Dans la sphère publique, on les obtient quand on y a *droit*, en fonction de règles déterminées publiquement pour répondre aux besoins légitimes des citoyens en général ou de catégories particulières parmi ceux-ci (les parents, les chômeurs, les retraités, etc.).

Enfin, de nombreuses ressources nécessaires à la vie quotidienne et à la réalisation de projets individuels circulent dans un réseau de réciprocité informelle ; elles ne sont pas exigibles en contrepartie d'un paiement ou d'un droit, elles sont l'objet de *don*. On pense tout de suite au soutien social, à l'entraide et au bénévolat, mais aussi au travail gratuit, fourni le plus souvent dans le cadre de la famille et largement par les femmes ; on estime que ce travail de soins correspondrait, s'il était payé, au tiers ou même à la moitié du Produit intérieur brut.

Godbout ne se contente pas de nous rappeler l'ampleur du don, il montre l'originalité de son fonctionnement. Dans le marché, la contrepartie de l'achat c'est la vente, pour lesquels des conditions précises sont presque toujours spécifiées dans un contrat. Dans la sphère publique, les droits de même que les obligations (la fiscalité ou une éventuelle conscription, par exemple) sont spécifiquement légiférés ; mais ils sont tout de même un peu plus indéfinies que dans le marché, puisque ils peuvent être amendés selon les circonstances politiques changeantes.

Dans la sphère de la réciprocité informelle, la nécessité de rendre le don est bien réelle, mais elle ne spécifie aucunement ce qu'il faut rendre, à qui le rendre ou quand le faire. Aider gratuitement quelqu'un à changer un pneu crevé, c'est miser sur l'avenir : quelqu'un d'autre, un jour, nous aidera à marcher sur un trottoir glacé ou à sortir nos poubelles. En somme, et c'est là l'apport essentiel de Godbout, le don crée des liens sociaux : accepter un don, c'est accepter de rendre, sous une forme ou sous une autre, c'est accepter librement une obligation future, c'est accepter d'entrer en relation avec l'autre plutôt que de « refermer les livres ».

On pourrait même dire que tandis que le don crée du social, le marché l'utilise, voire le met en péril par son souci de calcul. Quant à l'État, il prend le social plus ou moins pour acquis et veut le mettre à contribution à ses conditions, comme on le voit dans les appels de plus en plus nombreux des institutions publiques au « communautaire ».

Quand on abandonne les œillères de modèle marchand ou du modèle étatique, on prend toute la mesure du don comme mode d'échange. C'est le moyen par lequel nous nous procurons ce qui contribue probablement le plus au bonheur ; c'est ce que suggèrent en tout cas les travaux récents de John Helliwell, qui montrent que ce bonheur atteint son apogée dans les petites villes plus conviviales plutôt que dans les métropoles, et dans les communautés au niveau de revenu moyen. Soulignons toutefois que le temps nécessaire à cet engagement social est peut-être en voie de manquer dans une société où le double revenu est devenu la norme dans les familles ; c'est du moins ce que suggèrent les recherches récentes de Marucchi-Foino, Gaudet et Bernard sur l'évolution de l'emploi du temps des Canadiens depuis le début des années 1990, selon lesquelles l'engagement social a récemment connu une chute marquée.

Ajoutons que le don comme mode d'échange ne s'applique pas exclusivement dans les rapports interpersonnels ou dans le bénévolat. En fait, on peut penser que plus une activité est innovatrice, plus elle fait appel à la réciprocité informelle. Dans le domaine des hautes technologies par exemple, quand une idée nouvelle est en cours d'élaboration, elle exige selon Réjean Landry que les partenaires éventuels de sa réalisation se fassent confiance ; vouloir tout anticiper dans un contrat écrit

prématurément paralyserait le processus. Les économistes ont d'ailleurs adopté un nouveau modèle, celui du « dilemme du prisonnier » ou des « jeux à somme non-nulle », pour tenter de cerner les situations « gagnant-gagnant » ; ces situations supposent le jeu répété, c'est-à-dire une interaction de long terme, une ouverture, une confiance, bref la création d'un lien social.

Dans la sphère politique, j'ai déjà mentionné l'appel de l'État au secteur communautaire, par exemple pour prendre en charge les malades mentaux « désinstitutionnalisés », l'aide aux devoirs, la préservation de l'environnement, les soins aux personnes âgées, et ainsi de suite. Mais c'est là une arme à double tranchant : les individus les plus disposés à s'engager ont aussi leurs propres idées sur la meilleure façon de relever ces défis ; ils ne sont pas les dociles relais de l'action publique, ils veulent innover. En fait, comme l'ont montré les travaux du Centre Léa-Roback sur les inégalités sociales de santé, l'action des groupes communautaires, fondée sur la réciprocité informelle, est le moyen privilégié dont disposent les populations désavantagées pour compenser l'absence de pouvoir économique ou politique de leurs membres. Ils peuvent ainsi infléchir collectivement les décisions publiques pour se procurer les ressources qui leur manquent et élargir l'espace de leurs droits humains.

Dans les domaines de la création artistique ou scientifique, la pauvreté ne doit pas être la règle, et la situation économique de la plupart des artistes est un scandale. Mais comme l'ont bien montré les travaux de Léon Bernier et d'Isabelle Perreault, il demeurera toujours malaisé de faire œuvre originale en sacrifiant aux modes et aux impératifs économiques ou politiques.

Le créateur transcende forcément les règles, il se lance sans savoir ce qu'il va advenir de ce qu'il propose. Il prend un risque, il propose *une relation* esthétique, épistémologique, amicale, communautaire, politique, voire proto-économique. Le don n'est pas un « secteur » de la vie sociale, il est une de ses logiques d'action les plus fondamentales et les plus omniprésentes. C'est cela qu'il faut comprendre et retenir de l'œuvre de Godbout.

Paul BERNARD

Département de sociologie,
Université de Montréal.

Gérard BÉLANGER, *L'économie du Québec, mythes et réalités*, Éditions Varia, Montréal, 2007, 361 p. (Essais.)

J'ai toujours du plaisir à lire Gérard Bélanger, ne serait-ce que pour la façon rigoureuse, sans concession, dont il aborde un sujet. Ceux qui sont familiarisés avec ses travaux savent à quelle enseigne il loge. Gérard Bélanger est, pour ainsi parler, un économiste de droite. Le titre plus juste de l'ouvrage aurait été *Le Québec d'aujourd'hui, regard d'un économiste pur*. L'ouvrage constitue une bonne initiation à la pensée de Gérard Bélanger et à sa façon d'interpréter la réalité québécoise. Je le conseille particulièrement à ceux qui, en partant, sont hostiles à la pensée économique dure. Ils y trouveront, certes, des conclusions avec lesquelles ils ne sont pas d'accord, mais